



Moufflets

de Susan Minot,
trad. de l'américain par Alain Delahaye :

Gallimard

Collection Du monde entier, 1987

165 p. 12,04 €

ISBN 978-2070710829

Collection Folio, 1993

5,10 €

ISBN 978-2070386239

« Les moufflets », c'est comme ça que leur mère les appelle tous les sept, Minnie, la petite dernière, Chicky, Sherman, Gus, Delilah, Sophie et Caitlin, l'aînée. *Moufflets*, de Susan Minot, raconte leur histoire, de février 1966 à mai 1979, l'histoire d'une enfance américaine dans la banlieue de Boston, la même que celle où a grandi l'écrivain qui signe ici un récit largement autobiographique au travers du personnage de Sophie Vincent.

Le roman, récompensé à sa sortie en français par le prix Femina Étranger 1987, est en fait composé de neuf nouvelles, publiées outre-Atlantique dans les revues *Grand Street* et *The New Yorker*. « Mes premières amours, ce sont les nouvelles », a en effet déclaré la romancière américaine dans une interview à Dave Weich.¹ Une forme littéraire ramassée, qui correspond parfaitement à sa prose minimaliste, laquelle sert ici avec beaucoup de justesse le récit de l'enfance des Vincent. L'écrivain nous dévoile une émouvante série de polaroids, un peu vieillis mais sur lesquels le lecteur/spectateur peut encore distinguer les détails qui s'attardent malgré les années, ces petits fragments de mémoire qui n'ont l'air de rien mais n'en ont que l'air puisque ce sont eux, après tout, qui sont restés.

L'histoire de *Moufflets* se déroule au gré des souvenirs de Sophie, la deuxième fille, qui entame son récit au présent avant de céder sa place à un narrateur externe qui, au passé, va tourner les pages de l'album familial pour elle, pas tant pour dire que pour montrer, pour don-

ner véritablement à voir : « Notre père ne va pas à l'église, mais nous sommes tous ensemble au bas de l'entrée, à bourdonner en nous préparant à partir. Maman ajuste les pressions de la combinaison de Chicky, au point qu'il ne peut presque plus bouger ; elle est accroupie sur les talons, on voit l'arrière de ses souliers qui se détache de ses pieds, et ses bas nylons plissés aux chevilles. Elle porte un voile de dentelle noire sur ses cheveux qui tient comme par magie. »²

Les neuf « instantanés » dont il est question portent les titres suivants : Cachette, Fête de Thanksgiving, Argent de poche, Fleurs sauvages, Surprise-partie blues, Le navigateur, Accident, Mariage et Détroit. Autant d'étiquettes simples en apparence, trop simples, qui cachent bien leur jeu, celui des petits et grands drames familiaux des Vincent. La vie, chez eux, tourne autour de la mère, Rose, une femme-enfant qui se cache dans les placards avec ses enfants pour surprendre son mari, qui prend une voix de sorcière pour leur faire peur ou qui demande à Sophie de ne pas se suicider avant dix-huit ans, âge auquel elle pense qu'elle sera « assez grande pour surmonter ces envies ». ³ C'est elle, aussi, qui donne à l'enfance au sein de cette famille catholique irlandaise un peu de légèreté, de douceur et de chaleur surtout, en contrepartie des frasques de son mari, alcoolique. Comparativement à sa légèreté à elle, on pourrait même dire que les enfants Vincent ont quelque chose de terriblement grave, comme s'ils portaient déjà en eux la tragédie qui va être la leur. Il faut dire que dès tout petits, ils sont écrasés par le poids de certaines responsabilités, incapables qu'ils sont de compter complètement sur leur mère, la femme-enfant, et certainement pas enclins à se reposer sur leur père qui brûle la chandelle par les deux bouts, qui n'est plus dans la vie, mais qui la frôle ou la traverse de part en part, comme un fantôme.

Ils en sont d'autant plus touchants, tous les sept, lorsqu'ils vont à la messe le ventre vide, qu'ils chapardent le portefeuille de leur père, ne sachant pas comment le

enfance à lire

lui rendre sans se trahir, qu'ils épient les bruits de leurs parents dans l'escalier, qu'ils partagent leurs premières histoires d'amour sur fond de boums ou d'étés, qu'ils prennent leur père entre une douzaine d'yeux pour lui dire qu'il a vraiment besoin d'aide, qu'ils cherchent les signes qui donneront un sens à la, à leur vie. Grâce à eux, on renoue avec la plénitude des saveurs de l'enfance à une époque où la vie est vue à travers un miroir grossissant et où les drames n'ont pas vraiment d'échelle d'importance. Ce sont des drames, un point c'est tout.

Jusqu'au moment où le dramatique s'efface pour révéler le tragique, celui qu'on attendait depuis le début du roman et qui fait suinter au détour de chaque page la gravité des enfants Vincent, serrés les uns contre les autres en attendant la tempête, quelque part si vieux avant l'heure, si responsables aussi. La tragédie, c'est la mort de la mère dans un accident de voiture alors que Minnie n'a que sept ans, Sophie vingt et un.

Pourtant, parce que Susan Minot a l'art de dépeindre des sentiments sans jamais les nommer, sans pouvoir, peut-être, les identifier clairement – une autre caractéristique de l'enfance –, on ne bascule jamais dans le pathétique, on écoute, on regarde tout simplement. C'est une histoire, comme il y en a plein dans toutes les maisons. Il faudra attendre l'âge adulte pour réveiller la conscience endormie de ces sept enfants, mettre des mots sur des souvenirs, sur des émotions passées pour apprendre à vivre avec elles, pour apprivoiser les petites et les grandes douleurs de l'enfance, les bobos, les blessures du dehors, celles du dedans qu'on ne voit pas. Mais tout ça n'est pas le propos de Susan Minot dans *Moufflets*, pas plus que celui de sa sœur Eliza – la Minnie de *Moufflets* – ou de son frère George, également romanciers, publiés aux États-Unis et hantés, eux aussi, par l'histoire de sept enfants qui ont perdu leur mère trop tôt et qui « quand ils relèvent la tête et regardent autour d'eux, [ne savent pas] où il faut aller ensuite ».4 Des enfants restés avec trop de

questions sur les bras, les principales étant « pour-quoi » et « comment », « comment quelque chose d'aussi énorme peut-il tenir dans un truc aussi minuscule qu'une journée ? ».5

Un goût amer reste longtemps après la lecture de cette histoire qui s'achève sur la dispersion des cendres de la mère dans le détroit situé près de la résidence secondaire de la famille. Les phrases toutes faites des adultes que nous sommes viennent tout de suite aux lèvres – « Ce n'est pas grave ; ce n'est rien ; ça va aller ». Avec le temps, on a oublié que l'enfance est un âge qui ne connaît pas d'à-peu-près, une période de la vie où tout compte, justement. Et c'est bien la raison pour laquelle Susan Minot nous laisse, avec cette autofiction, sur le constat d'une des fatalités propres à l'âge adulte : toute une vie passée à revivre, à chérir ou penser les blessures du passé, quand nous n'étions encore que des enfants.

Aude Lemoine

1. Source : <http://www.powells.com/authors/minot.html>
2. *Moufflets* de Susan Minot (collection Folio, numéro 2485), p.15.
3. *Ibid.*, p.101.
4. *Ibid.*, p.187.
5. Extrait de la quatrième de couverture de *The Tiny One*, roman d'Eliza Minot, cadette du clan Minot.